

PERFORMANCE

Commissariat: Pascal Beausse et
Clément Nouet

Avec Laurence Aëgerter, Nestor Benedini, Yassine Boussaadoun, Suzanne Hetzel, Mana Kikuta,
Samir Laghouati-Rashwan, Lila Neutre, Céleste Rogosin, Assaf Shoshan, Robin Tutenges

FORTUNA

Commissariat: Raphaël Zarka et
Clément Nouet

Avec Carl Andre, Silvia Bächli, Bruno Botella, Ernst Caramelle, Éléonore Cheneau,
Marie Cool Fabio Balducci, Isabelle Cornaro, Raoul De Keyser, Nathalie Du Pasquier, Aurélien Froment,
Ron Gorchoy, Christian Hidaka, Hippolyte Hentgen, Roni Horn, Ian Kiaer, Imi Knoebel, Renée Levi,
Helen Mirra, Bruce Nauman, Gyan Panchal, Susana Solano, Sophie Taeuber-Arp, David Tremlett,
Emmanuel Van der Meulen, Rachel Whiteread, Virginie Yassef.

6 avril
→ 22 septembre
2024

Nestor Benedini: B-Boy Feeds/Motion, 2024. De la série Breakin' Codes, 2024.
Collection du Centre national des arts plastiques.



PERFORMANCE

Commissariat: Pascal Beausse et Clément Nouet.

Avec des œuvres de Laurence Aëgerter, Nestor Benedini, Yassine Boussaadoun, Suzanne Hetzel, Mana Kikuta, Samir Laghouati-Rashwan, Lila Neutre, Céleste Rogosin, Assaf Shoshan, Robin Tutenges.

Exposition labellisée Olympiade culturelle par le Comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques Paris 2024.

À l'occasion de l'Olympiade culturelle, le département de la photographie de la Direction générale de la création artistique du ministère de la Culture a confié au Centre national des arts plastiques (Cnap), en partenariat avec le Musée régional d'art contemporain d'Occitanie et le Centre Photographique Marseille, un programme de commandes intitulé *PERFORMANCE*.

Des praticiens appartenant à tout l'éventail des usages de l'image – du reportage et des formes documentaires jusqu'aux arts plastiques –, ont été invités à explorer ce vaste champ d'expérience, et à créer des œuvres inédites qui viennent rejoindre la collection du Cnap.

Les relations dynamiques entre image et sport sont liées au développement de la notion de performance, en tous lieux de la société. Comment les impératifs de compétition et d'excellence, les valeurs d'universalisme portées par l'événement mondial des Jeux olympiques et paralympiques peuvent-ils être figurés aujourd'hui ?

Une large place est donnée aux nouveaux sports mis en valeur par les Jeux de Paris 2024, tels que le breakdance, le skateboard et l'escalade. D'autres sports singuliers, relevant de l'imagination, de la fiction ainsi que des sports urbains non officiels apparaissent.

L'intelligence du corps en action est figurée dans le cadre d'événements sportifs mais aussi au-delà des compétitions, au cœur de la vie et dans des marges parfois invisibles de la société.

Plutôt que chercher à tout montrer du geste sportif, les artistes nous invitent à découvrir de nouvelles formes de beauté et de mystère, en approchant l'énigme qui lie la dépense physique à l'émotion dans la recherche de l'adéquation du corps au but qu'on lui fixe.

À travers les ressources d'imagination et d'invention plastique des artistes de *PERFORMANCE*, nous pouvons aborder autrement le sport comme jeu et lieu de relation, de négociation, de dialogue entre les êtres.

Pascal Beausse, co-commissaire de l'exposition.

Scénographie de l'exposition: Ahmad Reshad et Gabriel-Noé Rosticher, jeunes scénographes du programme «Décors», post-diplôme du Pavillon Bosio, École supérieure d'arts plastiques de la ville de Monaco.

Le Centre national des arts plastiques (Cnap) est l'un des principaux opérateurs de la politique du ministère de la Culture dans le domaine des arts visuels. Il enrichit, pour le compte de l'État, la collection nationale qu'il conserve et fait connaître par des prêts et des dépôts en France et à l'étranger, des expositions en partenariat et des éditions. Avec plus de 107 000 œuvres acquises auprès de 22 000 artistes depuis plus de deux siècles, cette collection constitue un ensemble représentatif de la variété des courants artistiques. Acteur culturel incontournable, le Cnap encourage la scène artistique dans toute sa diversité et accompagne les artistes ainsi que les professionnels à travers plusieurs dispositifs de soutien. Il contribue également à la valorisation des projets soutenus par la mise en œuvre d'actions de diffusion.

www.cnap.fr

Dans les légendes des œuvres, la mention Collection Cnap se réfère à la collection du Centre national des arts plastiques.

REMERCIEMENTS À L'ÉQUIPE DU CNAP

Béatrice Salmon
Simon André-Deconchat
Anne-Sophie de Bellegarde
Jérôme Recours
Léa Genaud
Bénédicte Godin
Sandrine Vallée-Potelle
Anaïs Cazaban
Amélie Matray
Lucille Cottone
Marc Vaudey
Rémy Louis
Aude Bodet
Isabelle Laurent
Maryline Debord
Fanny Wateau

Nestor Benedini

Né en 2001 à Besançon. Vit et travaille à Paris.
Battle Scene, 2024, de la série « Breakin'Codes », 2024.

Épreuve jet d'encre pigmentaire, 200 x 300 cm.
Collection du Cnap.



Nestor Benedini a connu et pratiqué le breakdance bien avant qu'il ne découvre la photographie. Désormais, il est passé de l'autre côté de l'objectif et représente cette expression de la culture Hip-Hop depuis son appartenance à cette communauté. Le breakdance devient une discipline olympique en 2024, à l'occasion des Jeux de Paris. Considéré comme un art ou un sport selon les sensibilités, le breakdance est révélé par Nestor Benedini à la fois comme exploit performantiel, prouesse physique, et expression d'une culture internationalisée, abolissant les frontières, porteuse de valeurs effaçant les identités sociales pour créer un collectif. Les images sont expurgées des codes accompagnant habituellement le break, pour se concentrer sur les gestes, figés ou montrés dans le déploiement du mouvement et de l'énergie qui irrigue les corps des B-boys et B-girls. La grande image *Battle Scene* montre les fragments de corps reliés et s'enchaînant dans une figure virtuose née de cette tension de « l'énergie du sol ».

Samir Laghouati-Rashwan

Né en 1992 à Arles. Vit et travaille à Marseille.
Lae symphoniste, 2023 de la série « Tu cross ? », 2023.

Impression Day and Night sous Plexiglas,
80 x 60 cm. Collection du Cnap.

À partir d'une recherche iconographique sur la pratique du cabrage de moto, plus communément appelée « roue arrière », Samir Laghouati-Rashwan investit d'un point de vue sociologique et anthropologique ce sport urbain non-officiel. En créant une imagerie inédite, actualisant dans le présent une longue histoire de figures masculines exprimant divers registres du pouvoir dans le cabrage d'un cheval, il dépasse les répartitions genrées et stéréotypées, pour approcher une histoire invisibilisée, celle des femmes cavalières, des hommes non-occidentaux et issus des diasporas.

Par l'articulation du texte et de l'image, il invente une forme inédite issue du roman photo. Dans ces bulles de conversation s'affichant dans le ciel s'exprime la mémoire de vies oubliées, s'arrachant à la pesanteur terrestre.



Yassine Boussaadoun

Né en 1989 à la Seyne-sur-Mer. Vit et travaille en Ile-de-France.

Relais d'objets insolites, 2024, de la série « La Cinémate© », 2021/2024.

Vidéo-performance, 16:9, 7'03" en boucle.
Collection du Cnap.

Artiste performeur et athlète, Yassine Boussaadoun invente des sports imaginaires, dotés de règlements spécifiques et précis, à partir desquels il organise des compétitions. Le projet est né pendant les confinements, alors qu'il était vital de trouver les moyens d'exister en dehors de règles contraignantes. Ses vidéo-performances, réalisées avec le plus grand sérieux en collaboration avec ses compétiteurs, abordent la possibilité de l'échec ou l'impossibilité du geste, jusqu'à engendrer un sentiment de réussite. Ces sports de fiction, tel le championnat d'éternuement, le marathon de coucou ou le relais d'objets insolites, sont restitués en mimant les esthétiques audiovisuelles des retranscriptions sportives. À travers l'humour et l'absurde, les notions habituellement rattachées à la compétition sont détournées pour aborder la fragilité et la beauté de communautés rassemblées par le jeu. En offrant un exutoire aux contraintes exercées par la société sur les individus, le sport devient ici espace de liberté, de joie, d'amitié et de poésie partagée.



Yassine Boussaadoun: Relais d'objets insolites, 2024. De la série La Cinémate@, 2021/2024. Vidéo-performance, 16:9, 7'03" en boucle. Collection du Cnap.

Yassine Boussaadoun propose sa performance *le Marathon de coucou* au Mrac Occitanie le samedi 21 septembre à 16h lors des Journées Européennes du Patrimoine.

Mana Kikuta

Née en 1986 à Hiroshima (Japon). Vit et travaille en France et au Japon.

Quatre objets de la vie quotidienne et quatre bouteilles, 2023.

L'équipe Smart ArM (Sorbonne Université) répare une prothèse de bras pour s'entraîner en vue de sa participation au Cybathlon Challenge 2023.

Épreuve chromogène Lambda sur papier Fujicolor Crystal Archive 250g, 70 x 53 x 3,3 cm et un texte imprimé. Collection du Cnap.



Pour mettre en lumière les outils qui augmentent ou remplacent le corps, Mana Kikuta explore le monde de la recherche appliquée, où des dispositifs robotiques sont conçus et expérimentés. Dans le laboratoire des scientifiques et techniciens, elle observe les moments de mise au point et d'entraînement d'une personne équipée d'un bras artificiel. Cet athlète se prépare aux épreuves spécifiques d'une compétition sportive, le Cybathlon, visant à l'amélioration de ces dispositifs destinés aux personnes handicapées. À travers cette course à la performance chronométrée, elle met en évidence la beauté de ces gestes autorisés par une technologie qui transforme les vies. Par le jeu avec la profondeur de champ, elle met en parallèle la capacité de la photographie à créer intentionnellement des flous et la capacité de la technologie à créer de nouvelles possibilités de vivre librement avec ses manques.

Laurence Aëgerter

Née en 1972 à Marseille. Vit et travaille à Marseille et Amsterdam (Pays-Bas).

Les voies - Malon, Awouad, Mixian, Seradj, Celine, Nasra, Yasmine, Solea, Annabell, Djibril et Marcos, 2023. De la série « La Montagne allégorique », 2023.

Épreuve jet d'encre sur papier, brodée à la main, 32,8 x 48,2 cm. Collection du Cnap.



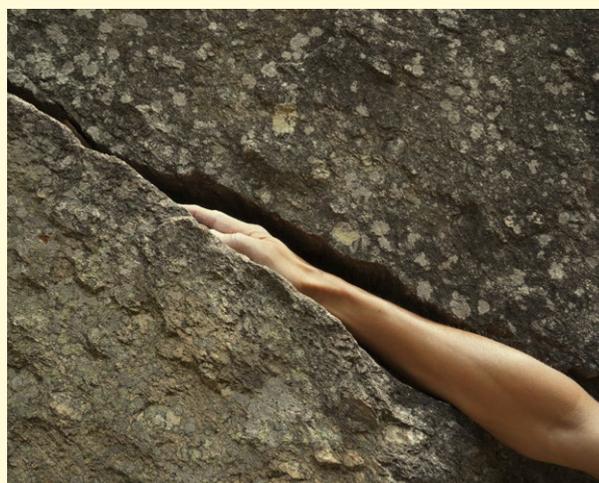
Sport ancestral pratiqué dans des conditions extrêmes, l'escalade est envisagée par Laurence Aëgerter comme une allégorie du parcours d'une vie, parsemé de difficultés, où chacun doit trouver sa voie. Afin de réaliser son projet « La Montagne allégorique », elle travaille avec des jeunes placés en foyers sociaux spécialisés, en France et en Allemagne. Le vocabulaire visuel de l'escalade est transposé en des compositions qui expriment le rôle essentiel du sport dans le développement de la personnalité et la multiplication des chances.

Suzanne Hetzel

Née en 1961 à Siegen (Allemagne). Vit et travaille à Marseille.

Sans titre, extrait de la composition « Roche ailée », 2023.

Épreuve jet d'encre pigmentaire sur papier Hahnemühle Natural Line Agave 290 g, contrecollée sur Dibond, 80 x 60 cm. Collection du Cnap.



Pour réaliser son projet « Roche ailée », Suzanne Hetzel a repris l'escalade, qu'elle avait pratiquée assidûment au début des années 2000. Depuis sa propre expérience de confrontation au vide, l'artiste observe au plus près la paroi, en la regardant intensément, pour la considérer comme un lieu habité d'une multitude de formes de vies. La main vient se glisser dans l'anfractuosité de la roche en faisant corps avec elle. Dans la fissure qui lui sert de prise, elle relève le moindre détail des végétaux, lichens, traces d'animaux et de ces autres animaux que sont les membres de l'espèce humaine. Des sculptures de céramique viennent s'articuler aux images pour nous faire approcher cette identification de la prise comme un lieu où d'autres vies viennent se loger et s'épanouir. Cette pratique d'un « slow sport », d'un sport au ralenti comme on parle de « slow food » (cuisine ralentie) lui autorise une photographie méditative, sensorielle, poétique qui exprime une philosophie de l'existence, compréhensive de la richesse et de la complexité du vivant.

Assaf Shoshan

Né en 1973 à Jérusalem (Israël). Vit et travaille entre Paris et Tel-Aviv (Israël).

3x3, de la série « Jeu et Théorie », 2023.

Polyptique de neuf photographies, épreuves jet d'encre pigmentaire sur papier Fuji Crystal Archive Suprême HD 210g, contrecollées sur PVC, 120x180 cm. Collection du Cnap.



Au plus près des visages et des gestes dessinés par les corps, Assaf Shoshan observe les émotions qui traversent les sportifs au cours de l'action. Par l'usage d'un objectif à longue focale et d'une vitesse d'obturation rapide, il capte et enregistre dans une fraction de seconde ce qui échappe au regard dans la rapidité d'un match. Les mouvements arrêtés, l'image se concentre sur les expressions, sur l'épiderme et les regards pour révéler l'absorbement dans leur concentration de sportifs tout entiers investis dans la recherche de l'adéquation de leur corps au but qui lui est fixé. Avant puis après l'effort, dans la suspension de l'instant au moment du geste décisif, dans le calme et la concentration, dans la déception de la défaite ou la joie de la victoire, se révèle l'énigme de la beauté qui innerve nos vies.

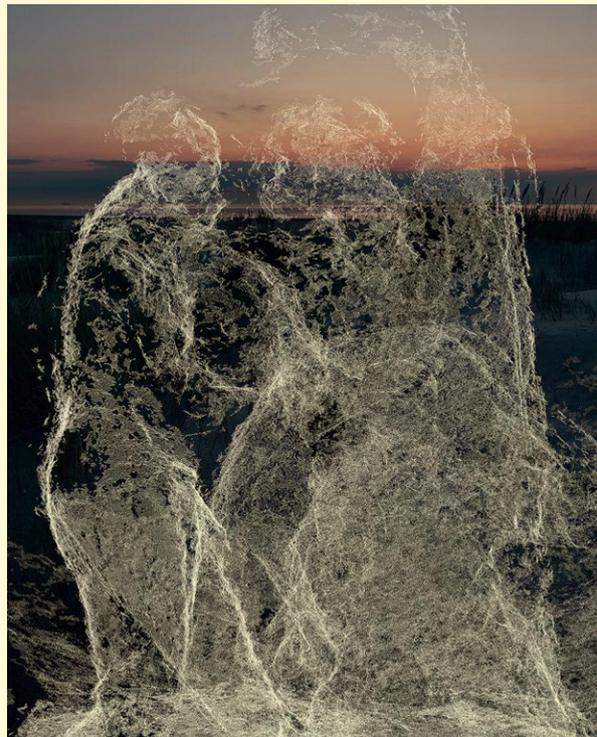
Céleste Rogosin

Née en 1989 à Paris, où elle vit et travaille.

Écho des rivages, 2024. De la série « Des corps liminaux », 2024.

Épreuve UV sur aluminium, 185 x 148 cm.

Collection du Cnap.



Pour réaliser son projet *Écho des rivages*, Céleste Rogosin utilise une caméra spécifique permettant une prise de vue en 3D, afin de restituer la volumétrie des corps par l'enregistrement d'un nuage de points. Elle photographie des danseurs B-boys de la communauté breakdance calaisienne et inscrit leurs figures sur des paysages des rives de la Manche, entre Calais et Boulogne-sur-Mer, lieux d'où les personnes en exil tentent de passer vers l'Angleterre. La granularité de la photogrammétrie vient se confondre avec le sable des dunes, en donnant une apparence fantomatique aux corps, afin d'évoquer le paradoxe entre l'omniprésence des outils contemporains de captation des images et l'invisibilité des corps sur ce territoire de frontière.

Lila Neutre

Née en 1989 à Paris, où elle vit et travaille.

Dino (Carrière de pierre de Sarragan), de la série « Twerk Nation – la famille Maraboutage », 2023.

Trois portraits de danseurs et danseuses du collectif Maraboutage.

Épreuve jet d'encre sur papier Hahnemulhe Photo Rag Baryta 315 g, contrecollée sur Dibond, 133x100 cm. Collection du Cnap.



Le corps, son apparence et ses compétences physiques sont au cœur de la pratique de Lila Neutre, artiste chercheuse. Elle travaille avec des pratiquantes du twerk, discipline abordée comme lieu d'émancipation et de lutte contre les stéréotypes. Le corps y est travaillé sur un double niveau : athlétique et symbolique. Les danseuses font l'expérience du pouvoir de la transformation et de la performance, comprise comme compétence physique et mise en scène de soi. « Être un objet de désir et travailler son apparence n'est pas synonyme de soumission à un modèle patriarcal, mais symbolise au contraire la femme forte, maîtresse de son corps », nous explique l'artiste. Cette affirmation de la dimension politique du concept de performance est mise en forme en s'inspirant de l'esthétique des compétitions mais aussi en décontextualisant les membres d'un collectif marseillais, la famille Maraboutage, par leur portrait dans des paysages rocaillieux, pour mieux affirmer la dimension performative de la construction de soi.

Robin Tutenges

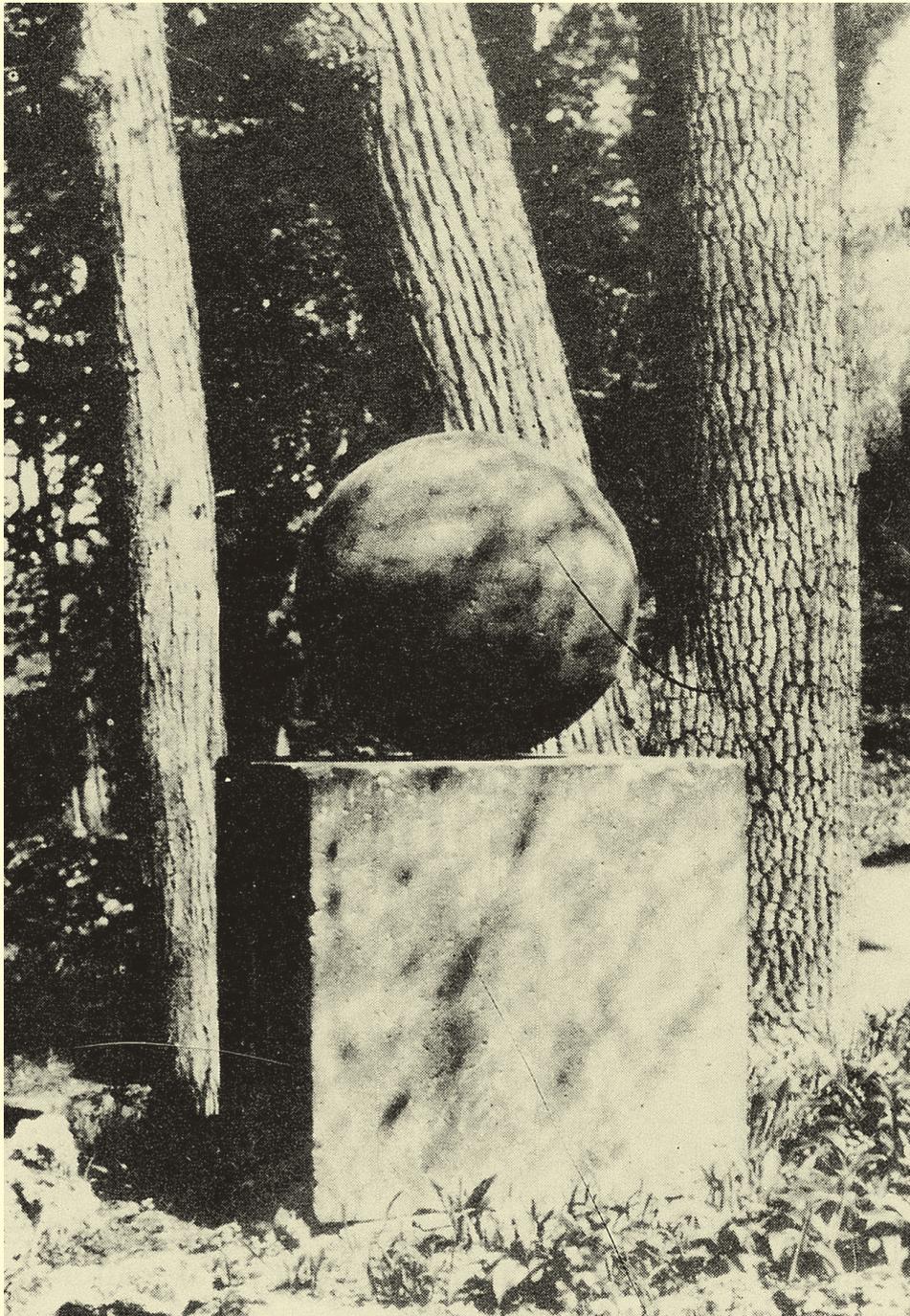
Né en 1995 à Saint-Mandé. Vit et travaille à Paris.

Artem, Kyiv, Ukraine, 2023. De la série « On Asphalt We Grow », 2023.

Épreuve jet d'encre aux pigments de charbon sur papier, 100 x 77,30 cm. Collection du Cnap.



Photoreporter et skater, Robin Tutenges est allé en Ukraine à la rencontre de la communauté des pratiquants du skateboard. Découvrant une communauté soudée, il montre comment les jeunes skaters ukrainiens se réapproprient les espaces marqués par la guerre, en reprenant en main leur vie dans un contexte où tous les repères sont brouillés. Le skate devient un espace vital, véritable soutien psychologique, maillon essentiel de la vie de ces jeunes en temps de guerre. Les valeurs de ce sport, entré récemment dans la compétition olympique, sont renforcées en permettant de tenir le coup : inclusion, respect, solidarité, dépassement de soi, jusqu'à en oublier les fracas du monde.



Autel de la Fortune dédié à la divinité grecque Tyché. Conçu par J.W. Goethe, ce petit monument fut dressé dans sa propriété à Weimar en 1777 pour célébrer l'anniversaire de son amie Charlotte von Stein.

FORTUNA

Commissariat: Raphaël Zarka et Clément Nouet

Avec des œuvres de Carl Andre, Silvia Bächli, Bruno Botella, Ernst Caramelle, Éléonore Cheneau, Marie Cool Fabio Balducci, Isabelle Cornaro, Raoul De Keyser, Nathalie Du Pasquier, Aurélien Froment, Ron Gorchoy, Christian Hidaka, Hippolyte Hentgen, Roni Horn, Ian Kiaer, Imi Knoebel, Renée Levi, Helen Mirra, Bruce Nauman, Gyan Panchal, Susana Solano, Sophie Taeuber-Arp, David Tremlett, Emmanuel Van der Meulen, Rachel Whiteread, Virginie Yassef.

Exposition labellisée Olympiade culturelle par le Comité d'organisation des Jeux olympiques et paralympiques Paris 2024.

Durant l'été 2021, j'ai invité l'artiste Raphaël Zarka à concevoir une exposition autour de son approche du skateboard. Mon projet était alors de faire un clin d'œil au contexte des Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024. Discipline olympique depuis 2020, le skateboard a recueilli un énorme succès lors des J.O. de Tokyo. Il était donc logique de voir ce sport à nouveau au rendez-vous à Paris.

On connaît l'intérêt de Raphaël pour le skateboard, qui se retrouve dans certaines de ses œuvres plastiques mais aussi dans quatre de ses ouvrages publiés aux éditions B42 : *La Conjonction interdite*¹, *Chronologie lacunaire du skateboard*², *Free Ride*³ et *Riding Modern Art*⁴. Chaque livre propose une approche particulière de cet objet culturel : analyse du plaisir lié au skate, généalogie de cette pratique, album de photographies collectées par l'artiste représentant des skateurs sur des œuvres dans l'espace public et enfin une mise en parallèle entre l'art de skater, les instruments dont se servait Galilée pour étudier la chute des corps et l'art minimal le plus phénoménologique : Carl Andre, Robert Morris et Tony Smith surtout.

J'ai rapidement compris que nous n'allions pas faire une exposition littérale ou illustrative et qu'il n'y aurait probablement aucune image de la célèbre planche de bois. Raphaël m'a proposé de travailler à partir des croisements, ou des résonances, entre le skateboard et l'art, à partir de ce qu'il pourrait y avoir de commun dans la relation qu'artistes et skateur·euses entretiennent avec les espaces, les formes et les textures. Cette direction de travail m'a enthousiasmé.

La pratique du skateboard peut être définie par le rapport dynamique entre un corps et un espace par l'intermédiaire d'un objet qui est aussi un outil et un véhicule. Qu'ils soient trouvés ou construits, les espaces du skateboard sont des agencements de formes simples tels des parallélépipèdes, des prismes, des cylindres, des demi-sphères. Comme le rappelle Raphaël dans *Free Ride*, le rapport des skateur·euses à l'espace est intimement lié aux matériaux et aux types

de frottements qu'ils induisent. L'absence de l'image de l'objet révèle *a contrario* les autres particularismes de cette activité urbaine qui sont l'adaptabilité et l'attraction aux formes. Le rapport de l'un à l'autre passe évidemment par l'expérimentation physique et corporelle.

La méthode de Raphaël pour sélectionner les artistes de l'exposition a consisté à analyser des œuvres à travers le prisme du skateboard. Nous avons donc suivi une liste de mots clés à la jonction de ces deux domaines : géométrie, lignes, plans inclinés, courbures, angle droit, trajectoire, gravité, matériau, frottement, usure, trace, accident, chute. Apparaît alors une forme d'abstraction géométrique texturée, mais à nos yeux il s'agit plus généralement d'un rapport de l'art à l'espace, une manière de construire des espaces, que ce soit dans le plan ou en volume, tout en mettant en avant les processus de production.

L'accrochage de l'exposition ne répond pas à des données chronologiques mais propose des rapprochements formels, stylistiques, esthétiques ou encore processuels avec une diversité d'œuvres et de médiums (peintures, dessins, vidéos, sculptures, installations...).

L'exposition réunit ainsi plus de 25 artistes de différentes générations (de Sophie Taeuber-Arp née en 1889 à Lina Hentgen, née en 1980) et de différentes nationalités. Largement composée d'œuvres figurants dans des collections publiques françaises, *Fortuna* comprend également des productions récentes ou inédites (Éléonore Cheneau, Emmanuel Van der Meulen, Marie Cool Fabio Balducci) ainsi qu'un ensemble de productions *in situ* réalisées spécifiquement pour l'exposition (Nathalie Du Pasquier, Hippolyte Hentgen, David Tremlett). Cet ensemble aussi subjectif que cohérent quand on le rattache à la pratique et aux recherches de Raphaël, se compose autant d'artistes historiques (Carl Andre, Bruce Nauman, Ron Gorchov, Roni Horn, Raoul De Keyser...) qui ont profondément marqué son parcours que d'artistes de sa génération (Christian Hidaka, Isabelle Cornaro, Aurélien Froment, Virginie Yassef...) avec lesquelles il est en constant dialogue.

Clément Nouet, Directeur du Mrac et co-commissaire de l'exposition.

1. Raphaël Zarka, *La Conjonction interdite. Notes sur le Skateboard*, 2022. Première édition parue en 2003. Éditions B42, Paris.
2. Raphaël Zarka, *Chronologie lacunaire du skateboard 1779-2009: une journée sans vague*, 2022. Première édition parue en 2006. Éditions B42, Paris.
3. Raphaël Zarka, *Free Ride. Skateboard, mécanique galiléenne et formes simples*, 2011. Éditions B42, Paris.
4. Raphaël Zarka, *Riding Modern Art*, 2022. Première édition parue en 2017. Éditions B42, Paris.

Quand Clément Nouet m'a invité à concevoir une exposition à partir de mon intérêt pour le skateboard, j'avais d'abord imaginé adapter pour le musée le dernier de mes trois essais : *Free Ride. Skateboard, mécanique galiléenne et formes simples* (Éditions B42, 2011). Des extraits de vidéos et des documents photographiques issus de magazines spécialisés, auraient côtoyé des instruments scientifiques du XVIII^e siècle et des œuvres d'art héritières du constructivisme et de l'art minimal.

J'avais même projeté de contrebalancer la géométrie euclidienne par une branche plus biomorphique en croisant certains projets de Giacometti et la piscine en forme de cacahuète conçue par Alvar Aalto en 1939 pour la Villa Mairea, qui par l'intermédiaire du paysagiste américain Thomas Church, deviendra le modèle des célèbres piscines californiennes que se sont appropriées les skateurs à partir des années 1970.

Mais outre la difficulté d'obtenir le prêt des chefs-d'œuvre de l'art moderne nécessaires à une telle entreprise, je n'étais plus certain de trouver assez de plaisir à rejouer dans les salles d'un musée ce que j'avais mis en place dans un livre il y a une dizaine d'années. C'était peut-être moins le décalage temporel que la forme de l'essai appliqué à l'exposition qui m'a posé problème. Si j'admire chez les artistes la réflexivité et les projets élaborés construits dans le temps, ce que j'apprécie particulièrement en tant que spectateur, c'est de me confronter à la simple présence des œuvres, d'expérimenter, au moins le temps d'une exposition, ce type de relation non-verbale. Je ne voulais pas d'une exposition qui se serait donnée à voir comme un livre. Je voulais faire en sorte que ce projet ne soit pas une simple extension de mes recherches sur le skateboard ou de ce que j'ai pu mettre en œuvre dans certaines de mes propres pièces, mais que l'exposition soit un îlot à part entière dans le voisinage de ma pratique.

Le skateboard a ceci de particulier qu'il marque de manière indélébile la façon d'appréhender les formes et les espaces. Dans mes textes, j'ai abordé le skateboard en essayant de ne jamais perdre de vue l'histoire de l'art. Je me suis notamment demandé comment la géométrie propre aux espaces et à la pratique du skateboard répondait à celles de certain.e.s artistes du XX^e siècle. *Fortuna* est construite en sens inverse. D'une manière ou d'une autre, par un jeu d'analogies formelles et processuelles, les œuvres de l'exposition font écho à ce qui caractérise à mes yeux la pratique et les espaces du skateboard.

En synthétisant à l'extrême, je dirais que les deux figures tutélaires du skateboard sont le cercle et le carré ou plutôt la sphère et le cube. Les skateuses et les skateurs roulent, c'est indiscutable et leurs déplacements sont régis par les lois de la mécanique classique, mais leurs figures, la manière dont ils-elles utilisent la courbe et l'angle droit relève plutôt d'une autre science que les spécialistes nomment la tribologie, à savoir l'étude des frottements.

Si l'exposition était un globe ou une planète, le pôle Nord serait géométrique et constructif, les œuvres qui s'en approchent sont essentiellement des constructions spatiales élaborées à partir d'un répertoire de formes simples. Tribologique, le pôle Sud rassemble des œuvres qui mettent en avant le toucher, la trace, la physicalité des matériaux, les processus de production.

Conçue pour le Mrac, l'exposition *Fortuna* s'est également construite sur un souvenir de musée ; le premier que j'ai fréquenté, à Nîmes, à la fin des années 1990. La découverte des œuvres d'Imi Knoebel, Rachel Whiteread ou David Tremlett dans les collections du Carré d'Art constitue certainement le socle de mes émotions esthétiques les plus marquantes. Je sais aujourd'hui à quel point ma pratique du skateboard, sur les marches même de ce musée, y a largement contribué. Fondamentalement, c'est cette expérience que j'ai cherchée à prolonger en sélectionnant les œuvres de l'exposition, qui à bien y réfléchir, est une sorte de cabinet d'amateur, un type d'exposition que l'on pourrait paradoxalement qualifier de « collections temporaires », un musée imaginaire à durée déterminée.

Si ce n'est pas ma première exposition en tant que commissaire, cela reste pour moi une activité rare et extraordinaire, à cheval sur mes expériences d'artiste, de spectateur et de skateur. L'occasion d'organiser à la fois l'exposition que je rêvais de voir et celle à laquelle j'aurais rêvé de participer ; l'une de celles qu'il m'arrive, comme tout le monde j'imagine, de construire mentalement à partir de tranches des catalogues de ma bibliothèque.

Raphaël Zarka, co-commissaire de l'exposition.

Raphaël Zarka est né en 1977 à Montpellier. Il vit et travaille à Paris.

Raphaël Zarka est diplômé de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris et de la Winchester School of Art (Royaume-Uni). Son travail dans le champ élargi de la sculpture intègre également la photographie, le dessin et l'écriture. Il est notamment l'auteur de plusieurs essais consacrés aux formes et aux espaces du skateboard dans lesquels il propose une approche transversale et transdisciplinaire des cultures populaires. Son travail est présent dans de nombreuses institutions françaises tels que le Centre Georges Pompidou, le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris et le Musée d'Art Moderne et Contemporain de Strasbourg, le Musée d'Art Contemporain du Val-de-Marne à Vitry ainsi que dans six Fonds Régionaux d'Art Contemporain (FRAC) et le Centre National des Arts Plastiques (CNAP). Ses œuvres figurent également dans des collections internationales comme celles du Musée d'Art Moderne du Luxembourg (MUDAM), du BPS22 - Musée d'Art de la Province de Hainaut à Charleroi, du Museum of New and Old Art à Hobart (MONA), Tasmanie, de la Kadist Art Foundation à Paris et San Francisco, ou encore de la Zabudowicz collection à Londres.

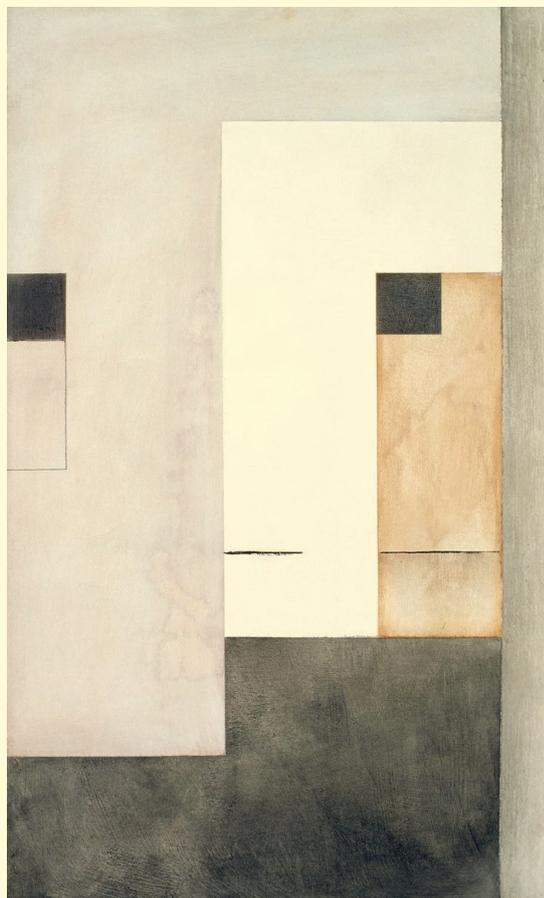
SALLE 1

Ernst Caramelle

Né en 1952 à Hall (Autriche). Vit et travaille entre Francfort (Allemagne) et New York (États-Unis).

Untitled (part 2), 1989.

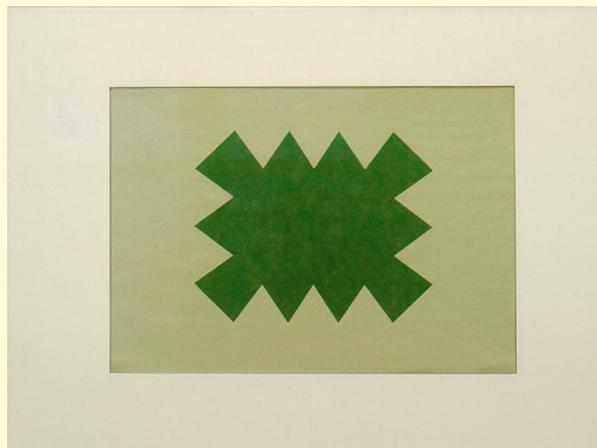
Enduit sur bois, 75×45 cm. Collection FRAC Poitou-Charentes. Crédit photographique : Richard Porteau.



La peinture d'Ernst Caramelle – qu'elle soit réalisée sur un fond de gesso (enduit à base de plâtre et de colle animale, utilisé pour préparer, à partir du Moyen Âge, les panneaux de bois destinés à être peints), sur bois, sur carton ou encore directement au mur – est une représentation spatiale réfractée par la perspective. Ces deux compositions aux formes rectangulaires colorées révèlent en effet un espace architectural avec des découpes de murs accueillant des tableaux abstraits. L'artiste insère dans ses œuvres des vues d'accrochages fictifs pour une mise en abyme étonnante. « Chaque œuvre dépeint donc une possible exposition, un accrochage qui vient mettre en abyme celui où elle se tient » (Judicaël Lavrador). Ses deux œuvres pourraient évoquer les peintures murales qu'il réalisait *in situ et* qui s'intégraient subtilement à l'architecture et à la perception de l'espace muséal.

Untitled, 1999.

Soleil sur papier, 24×34 cm. Courtesy Ernst Caramelle & Peter Freeman, Inc. New York / Paris. © Ernst Caramelle. Crédit photographique : Florian Kleinfenn.



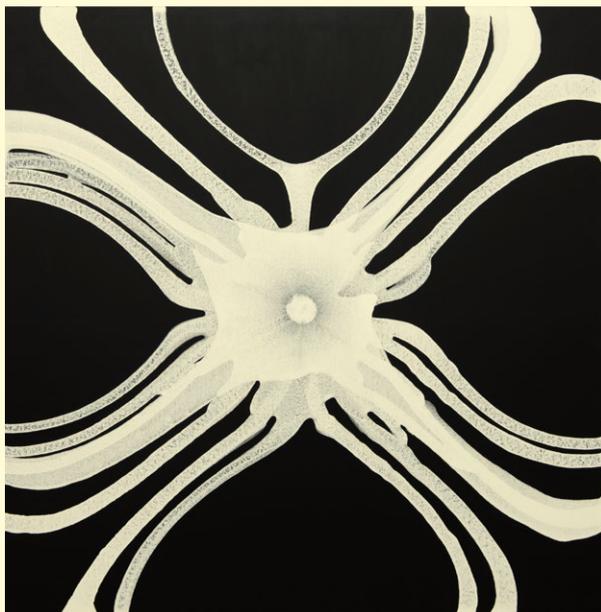
Depuis une quarantaine d'années, l'artiste conceptuel autrichien Ernst Caramelle explore les possibilités offertes par l'utilisation de matériaux non traditionnels comme le gesso (enduit servant à préparer une surface avant de la peindre), le vin, ou encore la lumière du soleil. L'éphémérité est un processus de création résidant au cœur du travail de l'artiste et est présente dans ses œuvres sous la forme d'une transition, du concept à la forme, laissant l'impression au spectateur que même sous leurs formes achevées, les œuvres ne sont pas complètement statiques et continuent leur métamorphose. Dans sa série des « Sun Pieces », initiée au début des années 1980, l'artiste crée des pochoirs, qu'il applique sur du papier coloré, lequel est ensuite exposé aux rayons du soleil pendant plusieurs mois ou même années, afin de le décolorer à différents degrés. Il résulte de ce processus une œuvre qui joue sur le positif et le négatif, entièrement créée par l'action du temps qui passe et qui reste toujours perméable à de futures transformations si elle continue d'être exposée à la lumière solaire.

Emmanuel Van der Meulen

Né en 1972 à Paris, où il vit et travaille.

Medusa IV, 2022.

Acrylique sur toile, 150×150 cm. Courtesy de l'artiste et Galerie Allen, Paris.



« La peinture d'Emmanuel Van der Meulen est une peinture scopique. Après *Quod Apparet* (ce qui apparaît) en 2017 et *Opsis* (la vue) en 2019, *Medusa* (Méduse), troisième volet de ce triptyque présenté à la Galerie Allen, met également en jeu la vision et ses paradoxes. [...]

Passée la sidération première et dans un regard plus *tempéré*, les tableaux cessent d'être des images, et donnent à voir les traces d'un faire, d'un temps plus long que celui de la stupeur. Celui de la peinture, abandonnée à elle-même sur la surface de la toile. [...] Le mystère est cependant tenace, et ces gestes de recouvrement successifs opèrent un retrait, révélant ce qui se trouve derrière la peinture, derrière la densité de la surface noire, derrière le masque du démon. Un franchissement a lieu dans le jeu du négatif. La peinture blanche, blémisante, macule et laisse voir à la manière d'un photogramme ce qui a eu lieu : trame de la toile et accrocs, résurgence de la couleur et du dessous. [...] C'est dans les passages et l'opacification mate de l'encre et de la peinture, dans le trouble de la surface que quelque chose se joue. » (Texte de Carin Klonowski)

David Tremlett

Né en 1945 à St Austell (Royaume-Uni). Vit et travaille à Bovingdon (Royaume-Uni).

3 piliers, 3 possibilités (détail), 2024.

Acrylique, graphite et graisse, dimensions variables. Production *in situ* pour le Mrac Occitanie, Sérignan.



Membre de la même génération d'artistes anglosaxons que Richard Long et Hamish Fulton, qui prônaient une approche libre de la sculpture, David Tremlett affirme en 1987 : « My drawings on walls are sculptures » soit « Mes dessins muraux sont des sculptures ». Le mur comme support privilégié de l'artiste – bien qu'il ait déjà travaillé sur des plafonds ou des sols – lui permet d'expérimenter sur des surfaces inhabituelles, et de penser chaque création spécifiquement pour l'espace qui l'accueille (musées, galeries, lieux de culte, ruines, bâtiments publics et privés, etc.).

Aussi bien inspiré par les fresques antiques que par les dessins sur les parois de grottes préhistoriques, ou par l'utilisation de pigments à l'intérieur et à l'extérieur des maisons africaines que par le constructivisme russe, David Tremlett met en scène des compositions faites de lignes, de points ou de formes, qui apparaissent souvent comme des réminiscences de paysages, de plans ou de signes. Dans l'exposition *Fortuna*, l'artiste joue avec les différentes faces des piliers et retrace de nouveaux volumes. Il déploie alors une peinture rythmée et spontanée, oscillant entre brutalité et douceur, dans laquelle les multiples traces de doigts incrustées dans la peinture noire épaisse semblent rappeler l'importance et la force expressive du geste.

Rachel Whiteread

Née en 1963 à Ilford (Angleterre), où elle vit et travaille.

Untitled (Platform), 1992.

Plâtre et polystyrène, 28×157×326 cm. Collection Frac Bretagne © Rachel Whiteread. Crédit photographique : Courtesy de la Galerie Claire Burrus.



Les sculptures de Rachel Whiteread font référence à des objets mais c'est l'espace qu'ils contiennent ou qui les entoure qui s'impose à nos yeux. Elle utilise une méthode qu'elle emploie depuis trois décennies : le moulage ou l'empreinte à des échelles diverses, d'éléments du réel. Ces formes correspondent à des objets mais ne coïncident jamais exactement avec eux, de la même façon que la mémoire donne toujours des images en léger décalage avec le réel.

Tous les objets (matelas, baignoires, sols) font directement appel à la présence du corps, à la place de l'homme dans le monde. L'absence de l'objet, mais aussi les formes, à l'exemple de la baignoire faisant penser à un sarcophage, évoquent le silence, l'intemporel, la mort.

Les moulages de sol, comme *Untitled (Platform)* sont les plus proches de l'esthétique de l'Art minimal et en particulier de l'œuvre de Carl Andre, aussi bien avec ses premiers assemblages que par la suite, les plaques jointes sur le sol. Rachel Whiteread se défend de cette interprétation formaliste trop hâtive et les compare plus volontiers aux sols de Vito Acconci qui dans les années soixante étaient aussi lieu de performance.

« J'ai voulu mouler l'endroit le plus dissimulé dans la maison, pas la cave ou le grenier. Je voulais découvrir et représenter les intestins de la maison » (*Rachel Whiteread, Eindhoven, 1992*). Comme dans les autres œuvres, cheveux, poussières sont des parties intégrantes du moulage du sol, et apparaissent comme les seules traces tangibles du passé. (Notice du Frac Bretagne)

Susana Solano

Née en 1946 à Barcelone (Espagne), où elle vit et travaille.

Sans titre, 1984.

Fer, 36×79×78 cm. Collection les Abattoirs, Musée-Frac Occitanie Toulouse. © Adagp, Paris. Crédit photographique : Studio Marco Polo.



Utilisant toutes sortes de métaux comme l'acier, le fer, l'aluminium ou l'acier inoxydable, Susana Solano réalise des œuvres aussi bien monumentales qu'intimes, se distinguant par leur diversité formelle, oscillant entre géométrie, figuration et abstraction. Si ses premières sculptures revendiquent une souplesse et une sensualité des formes imparfaites, ses créations ultérieures adoptent une approche plus radicale, caractérisée par une exécution rigide, des volumes conceptuels dépouillés et lisses, qui semblent instaurer une certaine distance avec le spectateur.

« *Sans titre*, avec sa forme de réceptacle protecteur, propose une circonscription architecturale. C'est la sculpture du vide qui est ici à l'œuvre, comme si un cube tout droit issu de l'art minimal s'était vu écartelé, découpé, évidé. Un jeu s'opère alors entre le dedans et le dehors, la ligne et le «non-bloc». Susana Solano nous soumet un corps ouvert, évasé, qui s'offre à la déambulation du regard. Un art abstrait, un langage qui se rapporte à la géométrie de l'espace et aux concepts de désoccupation spatiale, de mouvement, de construction et d'immobilité. » (Notice du musée des Abattoirs)

Carl Andre

Né en 1935 à Quincy (Massachusetts).

Décédé en 2024.

Fin, 1983.

Plomb, 50 briquettes, 20×500×5 cm. Collection du Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne Métropole. Crédit photographique : Cyrille Cauvet / Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Etienne Métropole.

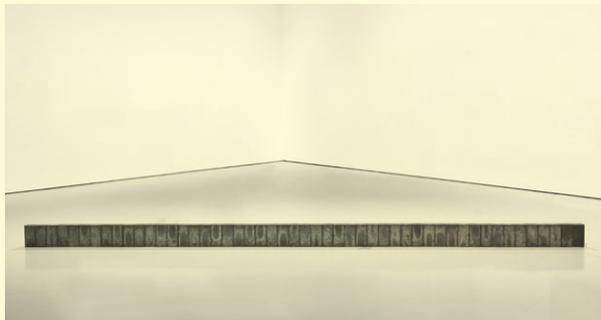


Figure emblématique du mouvement minimaliste, Carl Andre est surtout reconnu pour son innovation dans le domaine de la sculpture, dont il aborde les problématiques fondamentales : le rapport au sol, la taille directe, les caractéristiques distinctives du savoir-faire classique... Son approche singulière de la sculpture se traduit par le choix de travailler exclusivement avec des matériaux bruts, sur lesquels l'artiste n'exerce aucune intervention directe. Chacune de ses œuvres est un objet en constante relation avec son environnement, la sculpture ne prend pleinement son sens que lorsqu'elle se déploie dans un lieu spécifique. Les créations de Carl Andre adoptent divers modes de présentation en fonction des espaces d'exposition, soulignant ainsi l'importance de l'interaction entre l'art et son contexte de présentation. L'œuvre *Fin*, constituée de 50 briques de plomb minutieusement alignées, incarne l'une des préoccupations majeures de l'artiste, à savoir inscrire ses sculptures dans un mouvement horizontal. L'utilisation de briques en tant qu'éléments modulaires invite le spectateur à envisager l'extension potentielle de la ligne au-delà des limites visuelles, en une suite infinie. Le titre de l'œuvre fait référence à *La Colonne sans fin* (1937) de Constantin Brancusi dont Carl Andre disait : « Je ne fais que poser *La Colonne sans fin* de Brancusi à même le sol au lieu de la dresser vers le ciel. »

Ron Gorchov

Né en 1930 à Chicago (États-Unis). Décédé en

2020.

Nereus, 2015.

Huile sur lin, 95,5×140×32 cm. Collection Frac Auvergne. Crédit photographique : Ludovic Combe.



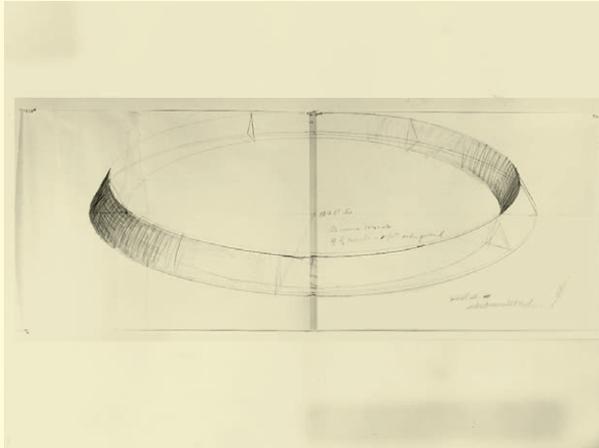
Ron Gorchov est marqué par la peinture expressionniste abstraite de l'école de New York qu'il découvre en 1953. Au cours des années 1960, l'artiste rejette le châssis rectangulaire, format traditionnel du tableau et innove avec son premier cadre incurvé en 1967. Il s'inscrit alors dans le sillage d'autres artistes américains tels que Frank Stella ou Richard Tuttle, qui expérimentent à la même époque les *Shaped Canvas*. Depuis, il peint uniquement sur des toiles courbées et concaves, en forme de selle de cheval, qui fusionnent les idées de peinture et de sculpture. L'artiste explore les questions de tension, d'espace, de surface et d'échelle. Contrairement à une peinture plane où l'œil se concentre généralement sur une zone centrale et néglige la périphérie, les peintures de Ron Gorchov impliquent une interaction plus active des bords qui convergent vers le centre de l'œuvre. Cependant la forme de la toile n'est pas l'enjeu principal, elle n'est qu'un élément qui permet à la composition d'exister. Dans l'œuvre *Nereus*, la composition est produite dans un état d'instabilité induit par son support incurvé, les deux formes au centre de la peinture se répondent. « La forme de gauche est déduite de la couleur du fond et la forme de droite fournit le contrepoint. » (Éric Suchère)

Bruce Nauman

Né en 1941 à Fort Wayne (États-Unis). Vit et travaille au Mexique.

Ring of Truth I (L'anneau de la vérité I), 1977.

Crayon sur papier et ruban adhésif, 76,2×204 cm.
Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne, Château de Rochechouart. © Droits réservés.



Bruce Nauman se démarque parmi les artistes les plus provocateurs et innovateurs du XXe siècle. Il adopte, dès les années 1960, une démarche multidisciplinaire qui résiste à toute catégorisation stylistique en empruntant une multitude de modes d'expression, incluant la sculpture, la vidéo, la photographie et la performance. Il crée notamment des *corridors* – de longs espaces restreints aux allures minimalistes – dans lesquels les visiteurs sont invités à pénétrer, participant de la sorte à une performance.

Le dessin monumental de Bruce Nauman s'apparente à un dessin d'architecte, sorte de dessin préparatoire à une construction en forme de cercle dont l'extérieur serait convexe et l'intérieur concave. Il pourrait s'inscrire dans une série, élaborée entre 1977 et 1981, de projets de tunnels, passages et salles souterraines, destinés à être construits à échelle architecturale. C'est vers la fin des années 1970 que Bruce Nauman réalise une série de sculptures intitulée « *Models for Underground Tunnels* » (« *Modèles pour des tunnels souterrains* »). Assemblées de manière grossière à partir d'éléments moulés en plâtre et de supports de bois, ces œuvres s'apparentent à des esquisses de projets imaginaires qui pourraient ou non voir le jour. « Par leurs dimensions virtuellement monumentales, ces sculptures génèrent des relations imaginaires entre corps et terre, évoquant par-là les projets visionnaires et utopiques de la fin du XVIII^e siècle français. Le cercle, comme la boucle, est, avec la violence, un ressort majeur de l'œuvre de Bruce Nauman. Suggérant l'idée d'infini et de répétition, ce motif introduit l'éternel retour d'une même suite de gestes et de circonstances que l'artiste traitera dans nombres de ses vidéos (*Violent Incident*, 1986, ou *Clown Torture*, 1987), où il n'y a ni commencement, ni fin. » (Chantal Béret)

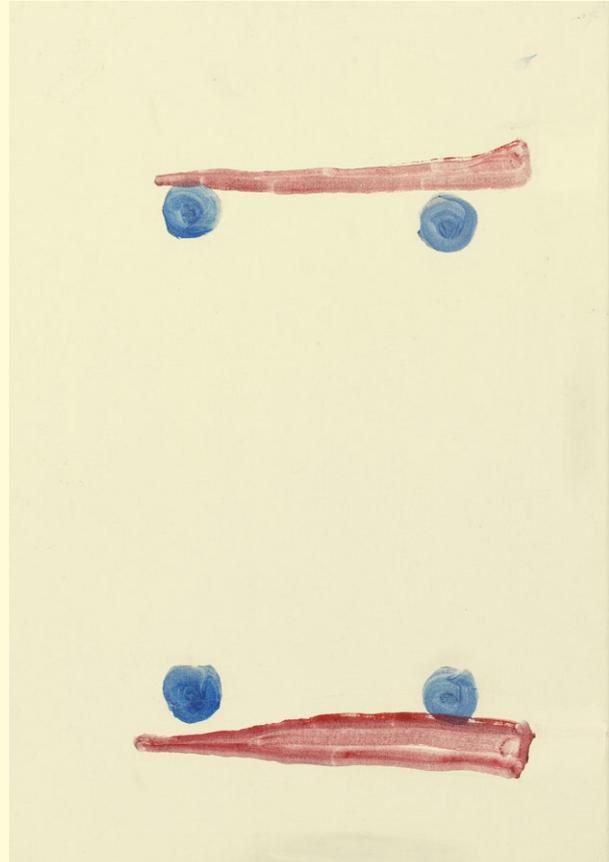
Raoul De Keyser

Né en 1930 à Deinze (Belgique).

Décédé en 2012.

Opponents, 2007.

Acrylique sur toile, 100×68 cm. Collection du Centre national des arts plastiques, en dépôt au Frac Auvergne, Clermont-Ferrand. © Adagp, Paris / Cnap. Crédit photographique : Zeno x Gallery.



Raoul De Keyser pratique une peinture qui joue sur les passages possibles entre figuration et abstraction, catégories formelles qu'il juge révolues. Il développe une peinture très personnelle et singulière dont la principale spécificité est de déjouer toute tentative de catégorisation, tant les styles et les voies explorés se succèdent d'une série à l'autre. Ses tableaux se caractérisent par une échelle intimiste, où la sobriété du geste cherche à interroger les fondements mêmes de la peinture. Ancien journaliste sportif, il puise dans le quotidien et son environnement pour en prélever les motifs que l'on peut retrouver dans ses œuvres, notamment les équipements et terrains de sport. Dans la peinture *Opponents* (2007) que l'on peut traduire par *opposants* (ou *adversaires*), les deux formes qui composent le tableau se répondent par un effet miroir pouvant évoquer deux planches de skateboard se faisant face, prêtes à s'affronter.

Roni Horn

Née en 1955 à New York (États-Unis), où elle vit et travaille.

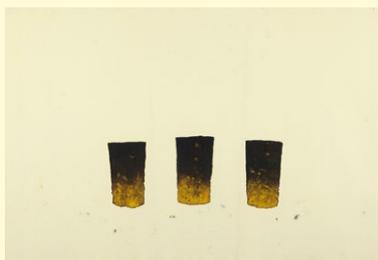
The XII, 1988.

Pigment et vernis sur papier découpé et juxtaposé, 62,5 x 90,5 cm. Collection Frac Picardie.

Could I, 1995.

Pigment et vernis sur papier découpé et juxtaposé, 232 x 152 cm. Collection Frac Picardie. Crédits photographiques: André Morin.

Artiste pluridisciplinaire, Roni Horn pratique la sculpture, la photographie, le dessin mais aussi l'écriture. À travers ces différents médias, l'artiste explore la transformation et les mutations de l'identité, des sentiments et de l'émotion souvent en lien avec notre environnement, en soulignant le caractère évolutif des objets qu'elle produit. Par le biais d'exercices de répétitions et de groupements, les œuvres de Roni Horn subissent des variations subtiles amenant le spectateur à se forger des perceptions multiples, qui jouent également sur les effets transformatifs de la lumière, de la composition ou encore de la couleur. L'artiste nomme ses dessins sur papier des *pigments drawing*, dont les deux pièces ici présentées font parties: les pigments sont directement déposés sur le papier, avant d'être consolidés par du vernis appliqué progressivement au pinceau. Il est possible d'observer dans l'œuvre *The XII*, une répétition des formes, au premier abord irrégulières mais semblables, qui offre une multiplication des perceptions: les motifs sont des volumes décomposés, représentés depuis plusieurs points de vue. L'œuvre *Could I* met la perception à l'épreuve en réitérant une même forme et en jouant avec la composition et l'échelle des motifs, créant ainsi de la profondeur et rendant l'espace de l'œuvre, plane, presque palpable.

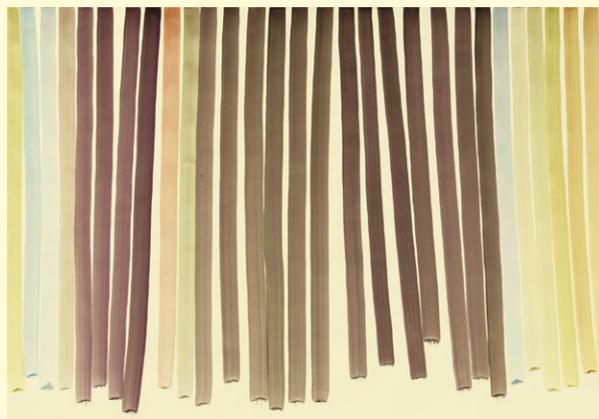


Silvia Bächli

Née en 1956 à Baden (Suisse). Vit entre Bâle (Suisse) et Paris (France).

Sans titre, 2016.

Gouache sur papier, 72 x 102 cm avec cadre. Collection Frac Normandie. © Silvia Bächli.



Les dessins de Silvia Bächli ont comme point de départ son corps et le mouvement. Dans sa pratique quotidienne du dessin elle explore tout ce qui a trait aux sensations éphémères, à ses impressions et aux petites choses anodines de la vie. Ses dessins sont imprégnés d'une sensibilité poétique souvent associée à la contemplation. Lignes souples, tracés à main levée, courbes, silhouettes, quadrillages, diagrammes, spirales... le dessin de Silvia Bächli se situe à la frontière entre figuration et abstraction, entre peinture et esquisse.

Ainsi dans *Twelf* et dans la série «Umweg» (1999/2008), on retrouve l'acuité et la précision du regard d'un photographe dans une palette de noirs et de gris: fragments de corps, de paysages ou d'objets, ombres, reflets, etc. Comme elle l'explique: «Dans mes dessins, il est rarement question de signification symbolique. C'est simplement ce qui est montré. De brefs moments de sensation, des visions fugaces, l'œil s'attardant un peu plus sur quelque chose que nous connaissons tous mais auquel nous ne prêtons généralement pas attention».

En 2006, Silvia Bächli commence une série de grands formats composée de feuilles sur lesquelles elle trace des lignes grises, noires ou légèrement colorées, principalement verticales, présentant des variations d'épaisseur et d'intensité. Ce motif offre différentes interprétations, comme c'est souvent le cas dans son œuvre: rideau, chevelure, racines, tiges de fleurs, coulées de peinture... Pour créer ces grands dessins dont *Sans titre* fait partie, l'artiste trace de longues traînées de peinture sans interruption ni retouches. Son corps entier est impliqué dans le processus de dessin, où sa résistance et ses limites influent sur le résultat final.

Éléonore Cheneau

Née en 1972 à Rueil-Malmaison (France). Vit et travaille à L'Île-Saint-Denis (France).

Vol, 2019.

Peinture glycérophtalique sur toile, 33×22 cm.

Courtesy de l'artiste. © Adagp, Paris.



Depuis une quinzaine d'années, l'artiste Éléonore Cheneau multiplie les expériences plastiques autour des différents effets produits par la lumière et la texture en peinture. Elle travaille avec une multitude d'outils et de techniques s'inscrivant dans notre époque, provenant de l'industrie ou de la grande consommation (bombe aérosol, glycéro, pochoirs, *readymade* etc...), qui rendent possible une variation d'effets de formes, de motifs et permettent la succession de surfaces picturales. Sa démarche explore ainsi la fabrication de la peinture par accumulation de gestes, d'ajouts ou encore de retraits. Toutes ses œuvres procèdent par recouvrement, souvent de multiples couches de couleurs et jouent sur l'aspect brillant de la laque glycérophtalique ou le velouté du poncé.

Réalisées sans intention préalable, les toiles d'Éléonore Cheneau traitent des questions centrales du rythme et de la temporalité et apparaissent comme le résultat d'une création en pointillé - l'artiste laissant parfois une peinture de côté pour ensuite la reprendre quelque temps après. Éléonore Cheneau brouille délibérément les pistes entre hasard et acte volontaire, construction mentale de l'artiste et compréhension du spectateur, tout en faisant cohabiter ordre et désordre.

SALLE 2

Marie Cool Fabio Balducci

Marie Cool née en 1961 à Valenciennes (France) et Fabio Balducci né en 1964 à Ostra (Italie).

Vivent et travaillent à Paris (France) et Pergola (Italie).

Image tirée de *Untitled, office chair, workplace, sun, airstream (how light multiplies)*, 2019.

Action/Film, durée : 5'18". Courtesy des artistes.



«Aucun protocole, aucun champ d'expérimentation, aucun thème à énoncer, ni même la possibilité de les nommer ou de qualifier leur statut, le récit autorisé n'est finalement pas même toléré. Marie Cool actionne les pièces, mais une autre personne pourrait faire l'affaire.

Les actions, qu'elles soient exécutées dans l'espace d'exposition ou qu'il s'agisse de la captation de celles-ci, nous conduisent à expérimenter la notion de propriété. Autrement dit, elles nous révèlent notre incapacité à tenter de les posséder et de les assujettir à notre regard. L'asservissement mutuel de l'homme et de l'objet dissèque l'identité de chacun. Les éléments utilisés sont tous déterminés par des normes, des standards industriels et des comportements attendants. La hiérarchie entre objets inanimés – feuille A4, scotch, fil, lumière – et objet animé – l'être humain – disparaît, tout comme celle entre l'espace et l'action menée.

L'insertion de l'élément poétique, la répétition d'un geste et la lenteur frappante de son exécution rompent avec les normes du système de production de tout objet, quel qu'il soit. Le cycle incluant le moment de la réception par le destinataire de l'objet – ici l'œuvre – est aliéné. Mis à nu, ces automatismes relationnels laissent leurs places à l'expérience du présent. Le sujet percevant expérimente le présent en prise continue avec le réel. Il n'est plus une représentation, mais existe par une forme d'analogie.» (Texte de Mathilde de Croix)

Gyan Panchal

Né en 1973 à Paris (France). Vit et travaille à Eymoutiers (France).

Le Legs, 2018.

Trémie en métal, gant de protection, résine, fil de fer, 133×123×88 cm. Collection Frac Normandie. © Adagp, Paris.



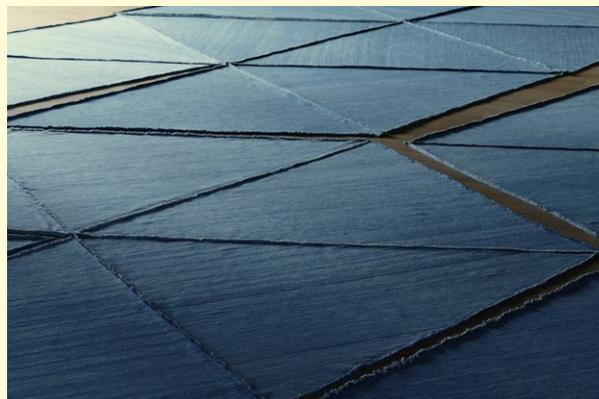
Par l'exploration des matériaux, Gyan Panchal interroge le rapport de l'homme à son environnement, les notions de suspens, de travail et de perte. Le matériau occupe une place centrale dans sa pratique, « comme le trait d'union entre l'homme et son rapport au territoire et à la nature. » Bien que l'usage initial des objets – tels que les silos, les aliments ou plantes factices, etc. – puisse parfois être identifiable (et souvent mentionné dans la description technique des œuvres), l'artiste les dépouille de leur fonction première. Dans une interview, il déclare que ces artefacts se transforment en œuvres lorsqu'ils sont suffisamment altérés par des gestes pour perdre leur aspect reconnaissable, perturbant ainsi la sensation de familiarité à leur égard. Par leur assemblage dans la sculpture, ils acquièrent un nouveau sens, un nouvel état. Ainsi, la courbe d'un silo accueille des fruits factices (*Le noyau*, 2017), les parois d'un autre silo laissent apparaître la silhouette d'un gant d'exploration pendu (*Le cœur*, 2017) ou encore un gant de protection usé se trouve délicatement posé sur une trémie en métal (*Le Legs*) – des objets délaissés mais liés par leur logique intrinsèque. Comme le souligne l'artiste dans la même interview, « la forme n'existe pas préalablement au processus de sculpture [...] Il n'y a qu'une expérience, impliquant une multitude de gestes, de regards et de touchers. »

Helen Mirra

Née en 1970 à New York (États-Unis). Vit et travaille à Muir Beach et Cambridge (États-Unis).

Sky-wreck, Southeastern 1%, 2001.

Coton teinté indigo, 1×480×455 cm. Collection Musée d'art contemporain de la Haute-Vienne, Château de Rochechouart. © Helen Mirra. Crédit photographique : Aurélien Mole.



Helen Mirra est une artiste pluridisciplinaire reconnue pour son engagement dans l'art conceptuel et minimaliste, explorant divers médiums tels que la sculpture, le tissage, la musique expérimentale, la vidéo et l'écriture. Son travail invite à une introspection sur nos actions et décisions quotidiennes, la signification qu'elles portent et leur impact sur nous-mêmes et notre environnement. Caractérisées par leur minimalisme formel, ses œuvres plastiques et installations sont réalisées avec des matériaux naturels tels que des couvertures en laine, du lin brut, des bandes de coton teintées à la main.

Son installation *Sky-wreck, Southeastern 1%* est basée sur les dessins géodésiques de Richard Buckminster Fuller (1895-1983), un ingénieur utopiste, inventeur, cartographe, mathématicien et architecte qui est surtout connu pour avoir développé le dôme géodésique. Cette structure généralement sphérique est composée d'éléments triangulaires, qui par leur rigidité individuelle provoque la distribution des forces et des tensions sur l'ensemble de la structure, devenant ainsi autoporteuse. *Sky-wreck, Southeastern 1%* consiste en une forme polyédrique découpée dans un tissu indigo, déployée à plat au sol. Au lieu de représenter le globe terrestre, cette pièce pourrait finalement représenter le firmament, ou comme son titre l'indique, une épave du ciel.

Imi Knoebel

Né en 1940 à Dessau (Allemagne). Vit et travaille à Düsseldorf (Allemagne).

***Schlachtenbild*, 1991.**

Laque sur bois, 240,5×450×8,5 cm.

Collection Frac Bretagne © Adagp, Paris.

Crédit photographique : Hervé Beurel.



Influencé par Kazimir Malévitch et Piet Mondrian, Imi Knoebel explore les fondements de la peinture au travers d'une approche expérimentale basée sur des lignes pures, des compositions géométriques et minimalistes reposant sur un vocabulaire épuré de formes, de couleurs et de textures. Son approche conceptuelle de la peinture le pousse à remettre en cause ses fondements mêmes ; il explore la tension entre matériel et immatériel, l'utilisation de divers matériaux comme supports (contreplaqué, aluminium, etc.) afin de mettre en lumière de nouvelles possibilités picturales et de questionner notre rapport à l'espace, à la surface, à la forme et à la couleur.

Schlachtenbild est une œuvre monumentale qui suggère par son titre une scène de bataille, c'est à dire, dans une œuvre délibérément non figurative, un « champ d'énergie ». Cette peinture, si elle revendique l'absence de tout récit, ne fait pas l'économie d'un travail sur la couleur et le rythme. Les stries de lueurs blanches disent autant la violence d'un affrontement que celle du combat gestuel et expressif pour révéler lignes et plans. Lames acérées d'une scie circulaire entaillant un fond noir, c'est un ordre de bataille, une injonction à considérer la présence physique de l'œuvre d'art. (Notice Frac Bretagne)

Renée Levi

Née en 1960 à Istanbul (Turquie). Vit et travaille à Bâle (Suisse).

***Morena (6)*, 2019.**

Acrylique sur toile, 150×150 cm. Courtesy Galerie Bernard Jordan. Crédit photographique : Aurélien Mole/Galerie Bernard Jordan.



« La peinture de Renée Levi est faite de fulgurance, de vivacité. Les gestes y sont simples et francs, souvent répétés, mais sans que rien n'indique la moindre volonté de les voir se ressembler : ils sont libres. À cette indépendance gestuelle répond une couleur encore plus vivante, une couleur qui ne se soucie guère de créer une organisation, mais qui semble avoir été jetée « à la figure du public ». [...] Le plaisir du geste est le vecteur d'une triple réaction entre la peinture, l'espace qui l'accueille et l'observateur. [...]

À la rudesse de son apostrophe répond le pétillant de son vocabulaire. Tout en elle prolifère joyeusement, se fait évidence. Un jaune vous électrise, un tourbillon magenta gifle votre chapeau en rebondissant vivement sur les bordures du tableau, de grandes masses brunes se lèvent telle une coulée de boue. Ainsi, la couleur et les formes forcent le regard, elles le détournent de ses habitudes et l'amènent à une plus vive considération du lieu qu'il occupe.

Nul lieu est neutre semble dire la peinture de Renée Levi : nul lieu n'est muet si l'on y prend la parole. C'est ce que fait cette peinture dont l'optimisme décomplexé se présente sans fard, comme si tout allait de soi dans l'expression de sa présence. » (Texte de Benoît Blanchard)

Isabelle Cornaro

Née en 1974 à Aurillac (France). Vit et travaille à Paris (France).

Golden Memories IX (#3, Irregular Shapes), 2022.

Peinture acrylique sur moquette, objets divers, 44 x 132 x 6 cm. Courtesy de l'artiste. Crédit photographique : Annik Wetter.



Isabelle Cornaro entreprend un travail de déconstruction des archétypes de la vision, en explorant le rapport entre l'objet et son image, l'original et sa copie. Historienne de l'art de formation, spécialisée dans le Maniérisme européen du XVI^e siècle, l'artiste explore les composantes et structures inhérentes à l'œuvre d'art au même niveau que celles des objets de consommation, de même que les mécanismes d'attribution de valeur qui leur sont liés. Son travail, à la croisée de l'abstraction et de l'art conceptuel, interroge la question du déplacement d'objets et d'artefacts, leur statut oscillant entre trésor et résidu, ainsi que leur pouvoir d'attraction, de répulsion et leur histoire.

Dans sa série « Golden Memories », commencée en 2015, les matériaux initialement considérés comme des rebuts - tels que les bâches, moquettes et toiles de protection utilisées dans la réalisation d'autres pièces - sont récupérés et envisagés comme des œuvres à part entière, mettant en valeur leur autonomie et qualités propres. Isabelle Cornaro place alors le spectateur dans l'incertitude face à ce qu'il voit et l'invite à se questionner sur ce qui fait œuvre.

Hippolyte Hentgen

Gaëlle Hippolyte, née en 1977 à Perpignan (France) et Lina Hentgen, née en 1980 à Clermont-Ferrand. Vivent et travaillent à Paris (France).

Persiennes (détail), 2024.

Peinture acrylique, 1039 x 349 cm. Production *in situ* pour le Mrac Occitanie, Sérignan.



Hippolyte Hentgen est un duo d'artistes formé par Gaëlle Hippolyte et Lina Hentgen. Réunies sous ce pseudonyme fictif, les deux artistes mettent volontairement à distance la notion d'auteur et imaginent une sphère de partage en collectif. L'exploration et la recherche autour de l'image et de la représentation sont développées dans une pratique multidisciplinaire qui englobe le dessin, mais également le film, la sculpture ou encore le décor et le spectacle. Leur approche se distingue par l'usage de codes empruntés à la bande dessinée et au dessin de presse, avec une gamme variée de registres et de tons, allant du burlesque au naïf, de l'absurde à la fantaisie. Le duo joue également avec un large éventail de références comme Jim Shaw, les figures cartooniques des années 1930, l'underground, le modernisme, les motifs textiles ou encore les papiers décoratifs japonais.

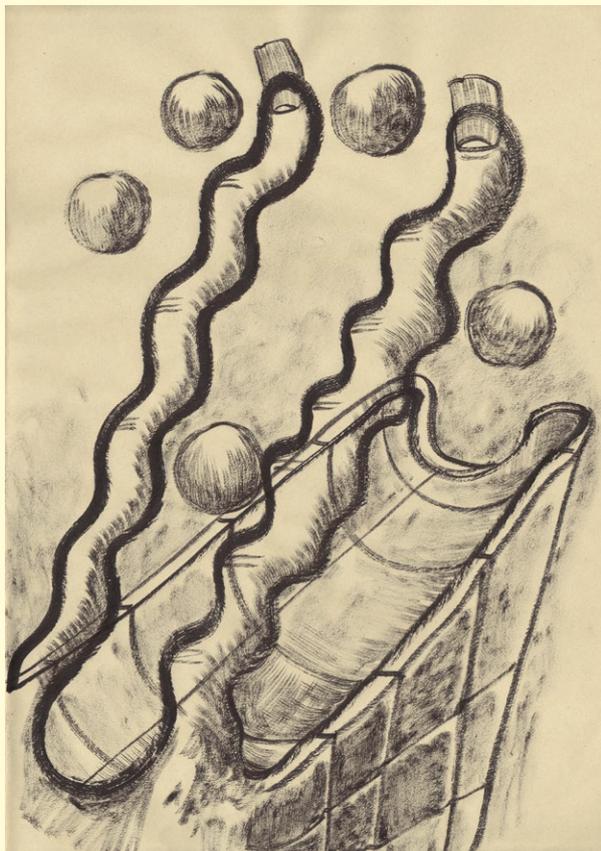
Pour l'exposition *Fortuna*, Hippolyte Hentgen envisage le mur comme une feuille ou une toile monumentale. Les couleurs choisies par les artistes, évoquant les enduits et façades propres aux architectures méditerranéennes et italiennes, font volontairement écho au contexte de la ville de Sérignan ; une commune du sud de la France, située en bord de mer. Dans l'exposition, l'architecture de l'espace dédié aux artistes influence leur composition : les motifs de l'encadrement de la porte et de la bouche d'aération se sont glissés en plusieurs endroits dans la peinture murale. Ayant pour habitude d'utiliser des pochoirs d'objets à échelle 1 dans leurs pièces sur papier, Hippolyte Hentgen expérimente ici pour la première fois de le faire à l'échelle d'un mur entier, créant ainsi un impressionnant collage visuel.

Bruno Botella

Né en 1976 à Sarcelles (France). Vit et travaille à Kyoto (Japon).

Sans titre, 2014.

Encre de Chine sur papier recyclé Muji, feutre pinceau Pentel, 49,5 x 38,5 cm. Collection Frac Normandie. © Bruno Botella.



L'écriture et le travail plastique de Bruno Botella, souvent inspirés par des expériences hallucinatoires, la littérature ou la science, prennent forme par des recherches farfelues et expérimentations sensorielles, optiques et mentales, menées parfois sur son propre corps. L'obscurité, la vision troublée ou entravée, font partie intégrante de sa démarche artistique et apparaissent comme la condition pour une apparition fugace, un phénomène hors du commun.

Après avoir pratiqué près d'une dizaine d'années le dessin animé de manière artistique et professionnelle, Bruno Botella s'en éloigne mais reste néanmoins toujours influencé par ce médium que l'on retrouve derrière bon nombre de ses réalisations. La série de dessins « Sans titre » (2014), présente des scènes noires, à mi-chemin entre absurdité et anxiété. Évoquant à la fois l'enfermement et l'angoisse de l'infini, non sans une pointe d'humour, Bruno Botella donne vie à un univers inquiétant et fantasque, sans narration, abstrait, où l'expressivité du trait ne sert qu'à l'émergence de visions délirantes et extra-ordinaires.

Virginie Yassef

Née en 1971 à Grasse (France). Vit et travaille à Paris (France).

Dogs Dream, It Wasn't Meant To Be Known, 2021.

Vidéo HD couleur et son, durée: 18'44", images Firat Övür, musique Giancarlo Vulcano, montage Pierrick Mouton. Courtesy Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, Paris.



Virginie Yassef explore depuis plusieurs années de nombreux médiums comme la peinture et la sculpture mais recentre souvent sa pratique sur la photographie et la vidéo. À la croisée des chemins entre documentaire et univers fantastique, les clichés de l'artiste française s'inspirent de son environnement immédiat et dévoilent subtilement la beauté du monde qui nous entoure. Virginie Yassef détourne les gestes et situations du quotidien pour les montrer sous une dimension nouvelle et nous dévoile, à travers son objectif, les fragments d'une histoire en train de se dérouler.

Dans son film *Dogs Dream. It wasn't meant to be known*, l'artiste donne à voir, à l'aide de gros plans, des chiens en train de rêver. Afin de questionner les relations que les humains entretiennent avec les autres espèces, Virginie Yassef emprunte la voie du rêve pour dérouter notre perception et la mener hors des limites de la perspective humaine : le rêve, comme la pensée, n'est pas un privilège seulement destiné à l'être humain.

SALLE 3

Nathalie Du Pasquier

Née en 1957 à Bordeaux. Elle vit et travaille à Milan (Italie).

Sans titre, 2024.

Peinture murale, dimensions variables. Production *in situ* pour le Mrac Occitanie. Image numérique 3D.



Nathalie Du Pasquier est une artiste peintre et designer, qui fut membre du groupe « Memphis », un mouvement de design et d'architecture qui se forma en Italie autour d'Ettore Sottsass dans les années 1980. Elle a dessiné de nombreuses « surfaces décorées » : textiles, tapis, plastiques laminés, ainsi que du mobilier et des objets. Depuis 1987, sa pratique artistique principale est la peinture.

Suite à une grande exposition qui lui a été dédiée en 2022, Nathalie Du Pasquier retrouve les salles du Mrac Occitanie. L'artiste réalise pour l'occasion une nouvelle peinture murale géométrique qui se déploie sur plusieurs murs, intégrant l'espace architectural. Les formes abstraites aux grands aplats colorés se déploient dans une perspective inventée. Deux toiles de l'artiste moderne Sophie Taeuber-Arp s'intègrent à la composition de la peinture murale, produisant une installation unique. La pratique artistique mêlant art et design de Nathalie Du Pasquier est proche de celle de Sophie Taeuber-Arp qui prônait un décloisonnement des arts. Trois œuvres de Nathalie Du Pasquier sont aussi à découvrir dans *Cosa*, l'exposition des collections du musée (janvier 2024-janvier 2025).

Sophie Taeuber-Arp

Née en 1889 à Davos (Suisse). Décédée en 1943 à Zurich (Suisse).

Construction géométrique, avant 1945.

Relief en bronze, 31 x 27 cm. Musée d'Art moderne et contemporain de la Ville de Strasbourg. Crédit photographique : Musées de Strasbourg.

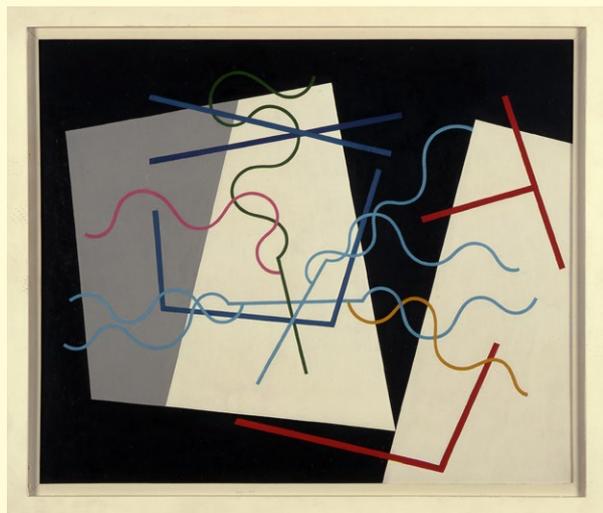


Peintre, sculptrice, danseuse et artiste textile suisse naturalisée française, Sophie Taeuber grandit dans un milieu où la culture et l'art imprègnent la vie quotidienne. Elle apprend le dessin décoratif, les techniques de la broderie et de la dentelle, puis se forme à toutes les disciplines artistiques, y compris au travail sur bois et à l'architecture et enfin le tissage. À Zurich, en 1915, elle rencontre le peintre et poète Hans (ou Jean) Arp, et s'engage avec lui dans le mouvement dada. Pionnière de l'abstraction géométrique, ses dessins sont contemporains des œuvres de Kazimir Malevitch et de Piet Mondrian, reconnues pour avoir introduit l'abstraction géométrique.

Bien que purement géométriques, les compositions de Sophie Taeuber-Arp se singularisent par leur poésie. La forme circulaire, synonyme d'harmonie et de force, est particulièrement centrale dans son œuvre. Sa peinture possède son espace propre qui est celui du cadre du tableau, à l'intérieur duquel se joue un jeu rythmique de tensions et d'équilibres à la fois précaires et harmonieux. Puis elle réalise des reliefs en bois peint, réunifiant peinture et sculpture, dont les compositions plastiques tendent vers des constructions spatiales, voire architecturales. De la même manière, dans le relief en bronze *Construction géométrique*, les formes jouent du surgissement ou de l'effacement dans la profondeur du volume ainsi créé. Tels des rouages, les cercles et demi-cercles, se combinent dans une alternance de pleins et de vides. (Citations de textes de Gabriele Mahn)

Plans, barres et lignes ondoyantes, 1942.

Huile sur carton, 46 x 55,5 cm. Musée d'Art moderne et contemporain de la Ville de Strasbourg. Crédit photographique : Musées de Strasbourg.



L'œuvre de Sophie Taeuber-Arp se caractérise par la réalisation d'une véritable « synthèse des arts ». Elle souhaite intégrer l'art abstrait dans la vie quotidienne. Depuis les réalisations à l'Aubette à Strasbourg (bâtiment historique du centre-ville) en 1928, l'espace et le mouvement deviennent le sujet même de l'œuvre de Sophie Taeuber-Arp. Sa peinture des années 1930 devient totalement abstraite et géométrique. Elle aborde la création plastique par son expérience du travail sur textile, tant dans la théorie que la pratique. Partant du principe qui régit le tissage – le croisement de la verticale et de l'horizontale –, elle dessine et peint des constructions orthogonales. Anticipant l'art minimal et l'Op art (« optical art »), elle introduit de nouveaux concepts plastiques, avec des séries de peintures dans lesquelles verticales, horizontales, croix, diagonales et cercles jouent sur l'équilibre.

Son expression formelle évolue avec des dessins de lignes (séries « Lignes » en 1939-1942). Le tableau *Plans, barres et lignes ondoyantes* mêlent à une construction géométrique des lignes ondulantes qui apportent fluidité et douceur à l'ensemble. Par un jeu de tensions entre les formes géométriques, par des contrastes colorés et par le croisement des lignes, se crée une dynamique de mouvement autonome.

Aurélien Froment

Né en 1976 à Angers (France). Vit à Paris (France) et à Edimbourg (Écosse).

Earthwork II, 2015.

Plâtre moulé sur limon, contre-plaqué, briques, 145 x 78 x 78 cm. Galerie Marcelle Alix, Paris. Vue d'exposition *News from Earth*, Badischer Kunstverein, Karlsruhe, DE. Crédit photographique : Stephan Baumann, Bild_raum.



Entre documentaire et fiction, la pratique protéiforme d'Aurélien Froment est traversée par les principes de narration et de mise en abyme. L'artiste multiplie les références et investit des réalisations préexistantes, des formes et des concepts dont il analyse et déconstruit les multiples interprétations.

La série des « Earthworks » (2015) appartient au projet, débuté en 2002, d'incarner le site utopique d'Arcosanti, dessiné par Paolo Soleri (1919-2013) dans les années 1960. Cet architecte turinois a créé une utopie urbaine au cœur du désert de l'Arizona aux États-Unis. La ville expérimentale d'Arcosanti, œuvre inachevée de sa vie est toujours en devenir, reprise par ses héritiers spirituels. Il voulait proposer une alternative au développement typiquement horizontal des villes, et concilier l'architecture et l'écologie en créant le concept de l'arcologie. Cette « implosion urbaine », comme l'appelait Paolo Soleri, préfigure un contre-modèle à la ville en expansion perpétuelle.

Afin de transmettre et de perpétuer cette utopie, Aurélien Froment réinvestit la technique de construction de Paolo Soleri (béton coulé en utilisant un moule en terre), elle-même héritée des procédés des artisans fondeurs de cloches. Dans les traces de l'architecte, il expérimente cette technique et reproduit en modèle réduit certaines des structures significatives d'Arcosanti telle que *Ceramics Apse* (1971-1973) bâtiment en forme d'abside (*Earthwork II*).

Cette série est le résultat d'un workshop pour les étudiants de l'IsdaT, école d'art de Toulouse, mené par Aurélien Froment et Roger Tomalty, collaborateur de Paolo Soleri, qui poursuit la réalisation du projet d'Arcosanti.

Ian Kiaer

Né en 1971 à Londres (Royaume-Uni). Vit et travaille entre Londres et Oxford. (Royaume-Uni).

Endnote, tooth (panoramico, canopy), 2017.

Plexiglas, acrylique, vernis, papier et crayon, 152×426×2 cm. Collection du Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole. Crédit photographique : Cyrille Cauvet / Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne Métropole.



La pratique de l'artiste anglais Ian Kiaer se situe à la croisée de la sculpture, de la peinture, de l'architecture et de l'installation. Il développe un travail plastique inspiré par les utopies architecturales, qui se traduit par la réalisation d'installations précaires composées de maquettes d'architecture, de matériaux du quotidien et d'objets trouvés, ou d'œuvres bi-dimensionnelles qui racontent des récits fragmentés. *Endnote, tooth (panoramico, canopy)* fait partie d'un ensemble d'œuvres de formes diverses, réunies au sein d'un projet s'appuyant sur des concepts utopiques, élaboré par l'architecte Frederick Kiesler. Ce dernier avait imaginé en 1948 un ensemble architectural (non réalisé) en forme de dent humaine nommé *Tooth House*. Ian Kiaer s'inspire également pour ce triptyque d'un restaurant panoramique appelé *Monsanto* imaginé par l'architecte Chaves da Costa, symbole de luxe et de modernité, aujourd'hui en ruines. Réalisée sur papier de riz, témoignage de l'intérêt de l'artiste pour la peinture des érudits confucéens du XVI^e siècle, l'œuvre reproduit un fragment du dessin du toit du restaurant. La peinture est présentée sous panneaux de plexiglas publicitaires, dont les marques et éraflures témoignent du passage du temps.

Travaillant avec des matériaux fragiles et souvent altérés, Ian Kiaer interroge la transformation des matériaux, la question de l'échelle mais aussi les vestiges physiques et les idéaux utopiques.

Christian Hidaka

Né en 1977 à Noda (Japon). Vit et travaille à Londres (Royaume-Uni).

Trobairitz, 2015.

Huile sur toile de lin, 183×250×4,5 cm. Collection Frac des Pays de la Loire. Crédit photographique : Florian Kleinfenn.



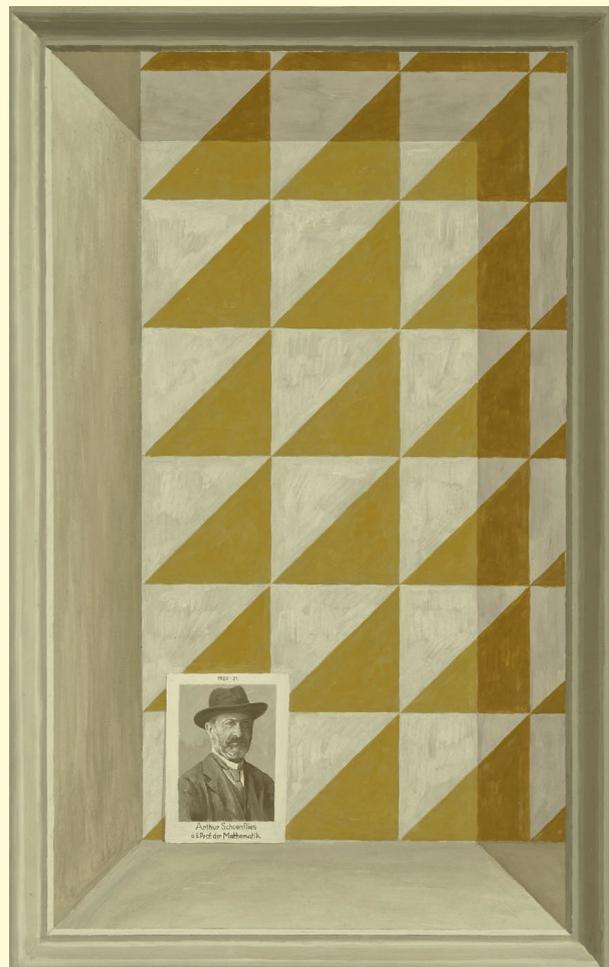
Les recherches de Christian Hidaka tentent la synthèse de deux héritages : d'un côté, la peinture de la Renaissance, soumise à l'influence de la géométrie euclidienne ; de l'autre, le développement illimité de l'espace que l'on retrouve dans les paysages calligraphiques chinois anciens, ou dans l'espace numérique. L'artiste utilise dans ses toiles des couleurs douces et lumineuses. Ses peintures déploient des espaces autant mentaux que réels où se camouflerait une énigme, celle de son inspiration dont les protagonistes présents sur la toile semblent complices.

Autour de la figure du troubadour, dont est tiré le nom de la peinture – *Trobairitz* – les éléments gravitent en apesanteur, travaillés comme des corps sans épaisseur ; un arbre emprunté à Matisse, un buisson ardent pixellisé, une geisha, un paon posé sur un polyèdre, un arc en ciel pastel. L'artiste dilate l'espace pictural par des fragments d'architecture traités comme les strates feuilletées d'un décor haut en couleur et en motifs. Sollicité par des points de focalisation multiples, le regard est notamment happé par cette surface plane de l'eau, aux reflets lisses et limpides. C'est aussi le temps que l'artiste déploie : une double horloge donne le tempo en écho, tandis qu'au premier plan passe une petite tortue, animal connu pour être en Chine, l'allégorie du monde. (Texte Frac des Pays de la Loire)

Niche III (Geometrical models), 2016.

Peinture à l'huile sur bois, 100 × 62 cm. Collection Départementale d'art contemporain de la Seine-Saint-Denis. Crédit photographique : Aurélien Mole.

Christian Hidaka et Raphaël Zarka se sont rencontrés en Angleterre dans leurs années de formation. Leurs échanges n'ont cessé de se prolonger jusqu'à la réalisation d'une exposition commune (en 2016 aux Instants Chavirés à Montreuil), intitulée *La famille Schoenflies*, du nom d'un mathématicien constructeur de modules géométriques. Son portrait apparaît sur le tableau *Niche III (Geometrical models)* réalisé spécifiquement pour cette exposition et qui appartient à une série de niches picturales. Elles sont librement inspirées de représentations similaires que l'on trouve par exemple dans l'art des Trecento et Quattrocento, ou dans certains *studioli* aux décors en marqueterie représentant, en trompe-l'œil, des alignements de niches ou d'armoires occupées par des objets symbolisant les arts et les vertus. La scansion de triangles jaunes et blancs au fond de la *Niche III* est une citation d'un collage de Raphaël Zarka de la série « Monte Oliveto » (2016), elle-même citation des faux marbres peints aux motifs géométriques de l'abbaye Santa Maria de Monte Oliveto Maggiore en Toscane. Le Mrac Occitanie a d'ailleurs dans sa collection trois œuvres de cette même série.



VISITES GUIDEES

VISITE DÉCOUVERTE

Visites commentées des expositions au tarif d'entrée, gratuites le 1er dimanche du mois.

LA VISITE VIP

Le musée invite les visiteurs à découvrir l'(les) exposition(s) temporaire(s) en compagnie de l'artiste ou du (ou des) commissaire(s) de l'exposition. Gratuit.

GROUPES ADULTES

Visite commentée avec un médiateur. Tarif d'entrée, sur réservation.

SCOLAIRES

Le musée est un partenaire éducatif privilégié pour les enseignants des écoles, collèges, lycées, écoles d'art et établissements d'enseignement supérieur. Visite dialoguée: 35€/groupe, visite-atelier: 50€/groupe. Gratuit pour les classes ULIS, SEGPA, les écoles ouvertes, les étudiants. Entrée et transport gratuits pour les lycéens de la Région Occitanie. Sur réservation.

ENSEIGNANTS

Présentation des expositions aux enseignants. Un dossier pédagogique est remis à cette occasion. Inscription pour les visites de classes. Gratuit, sur réservation.

CENTRES DE LOISIRS

Découverte des expositions et ateliers créatifs et ludiques autour de l'art d'aujourd'hui. Visite dialoguée: 35€ / groupe, visite-atelier: 50€ / groupe, sur réservation.

PETITE ENFANCE

Le Mrac développe l'accueil du très jeune public en proposant un accueil spécifique et adapté aux tout-petits dès 1 an. Gratuit pour les assistant·es maternel·les.

PERSONNES EN SITUATION DE HANDICAP

Accès et visite gratuits. Le musée possède le label «Tourisme & Handicap» assurant un accueil et une médiation adaptés pour les personnes en situation de handicap. Les établissements spécialisés bénéficient de visites dialoguées et des ateliers de pratiques plastiques. Sur réservation.

VISITE EN LSF

À destination des publics sourds et malentendants. Gratuit, sur réservation à musedartcontemporain@laregion.fr



LE PETIT MUSÉE

Tout au long de l'année, Le petit musée propose des moments de découverte et de partages autour de l'art, des rencontres avec des artistes et des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille.

MES VACANCES AU MUSÉE

Vous cherchez une activité ludique et enrichissante pour vos enfants pendant les vacances ? Le petit musée vous propose des ateliers de création menés par des artistes. Tarif: 8€ / 2 jours / enfant. Horaires: 10h-12h pour les 5-7 ans, 15h-17h pour les 8-12 ans. Sur réservation.

ATELIER EN FAMILLE

Le petit musée propose des ateliers créatifs à destination des enfants et de leur famille. Les enfants et leurs (grands) parents partent à la découverte du musée et participent ensemble à une activité. Tarif d'entrée et gratuits le 1er dimanche du mois, sur réservation. À partir de 5 ans.

VISITE LUDIQUE EN FAMILLE

Le Mrac invite petits et grands à une découverte insolite et amusante des expositions. Recherche d'indices, jeux d'observation et cohésion d'équipe pour un moment de partage en famille. Compris dans le tarif d'entrée, sur réservation. À partir de 5 ans.

VISITES ET ACTIVITÉS SOUMISES À RÉSERVATION

04.67.17.88.95 ou
musedartcontemporain@laregion.fr

INFORMATIONS PRATIQUES

HORAIRES

Mardi → vendredi: 10-18h, week-end: 13-18h.
Fermé les lundis et jours fériés.

TARIFS

Normal: 5€. Réduit: 3€.
Modes de paiement acceptés: Carte bancaire, espèces et chèques.

RÉDUCTION

Groupe de plus de 10 personnes, membres de la Maison des artistes, seniors titulaires du minimum vieillesse (+ de 65 ans).

GRATUITÉ

→ Entrée gratuite pour tous les premiers dimanches de chaque mois, Journées du Patrimoine, Nuit des Musées et vernissages.
→ Sur présentation d'un justificatif: moins de 18 ans, étudiants, détenteurs de la carte Jeune de la région, demandeurs d'emploi, bénéficiaires de minima sociaux, bénéficiaires de l'AAH, membres Icom et Icomos, guides conférenciers et personnels relevant du ministère de la Culture, journalistes, détenteurs du Pass Éducation, artistes de la collection, prêteurs, adhérents à l'association des Amis du musée de Sérignan, mécènes, partenaires presse, personnels du Conseil Régional Occitanie/ Pyrénées-Méditerranée, membres du Laboratoire de Médiation en Art Contemporain (LMAC), assistants maternels.

Partenaires réseaux



Partenaires expositions et événements



Partenaires presse



Labels tourisme



ACCÈS

En voiture: sur l'A9, prendre sortie Béziers-centre ou Béziers-ouest puis suivre Valras/Sérignan puis, centre administratif et culturel. Parking gratuit.

En transports en commun: TER ou TGV arrêt Béziers. À la gare; bus ligne E, dir. Portes de Valras-Plage, arrêt Promenade à Sérignan.

Le Musée régional d'art contemporain, établissement de la Région Occitanie/Pyrénées-Méditerranée, reçoit le soutien du ministère de la Culture, Préfecture de la Région Occitanie/Direction régionale des Affaires culturelles Occitanie.

Mrac Occitanie

Musée régional d'art contemporain Occitanie/Pyrénées-Méditerranée
146 avenue de la plage, 34410 Sérignan – 04.67.17.88.95 – mrac.laregion.fr
museedartcontemporain@laregion.fr – Fb, X & In: @mracserignan